Pavese revisité

Lire un même livre à dix ans d'intervalle, quel insolite rendez-vous avec un autre qui est pourtant soi-même!

Par Jean-Bernard Vuillème

On ne parle plus guère de Cesare Pavese qui est pourtant un grand écrivain italien. Son œuvre, dans un registre différent, égale celle d'Italo Calvino dont les éditeurs rassemblent les moindres miettes impubliées. Il y a une dizaine d'années, j'avais abordé Pavese par «Le métier de vivre», son journal au titre si beau. Il y avait un gros I après le mot vivre, car cette édition de poche ne couvrait que la période allant de 1935 à fin 1940. Il manquait les dix dernières années de sa vie pendant lesquelles Pavese n'a jamais lâché son journal. Il s'est suicidé le 27 août 1950 à l'hôtel *Roma* de Turin. Une vingtaine de cachets de somnifère avalés, et voilà qu'il démentait quelques-unes des nombreuses notations relatives au suicide qui parsèment «Le métier de vivre», par exemple celle-ci: «Mon principe est le suicide, jamais consommé, que je ne consommerai jamais, mais qui caresse ma sensibilité» (10 avril 1936).

‘ Je dispose ainsi d'une sorte d'état de moi-même dans le soulignement: qu'est-ce que je soulignais il y a dix ans et qu'est-ce que je souligne aujourd'hui dans le même livre? ’

J'avais tant savouré la lucidité grinçante, diaboliquement intelligente et souvent poétique de cette première partie du journal de Pavese que je me mis en quête du tome II. Hélas, une sorte de nécrophilie avait poussé une masse de lecteurs sur ce tome II devenu introuvable. Il semble que c'était surtout la mort qui attirait dans «Le métier de vivre». Il fallait savoir ce qu'un homme peut bien écrire quelques semaines et quelques jours avant de quitter volontairement le monde. J'avais quasi fait mon deuil de le trouver lorsque, l'autre jour, je débusque sur un rayon de librairie une nouvelle édition de poche comprenant l'ensemble du journal de Pavese, de 1935 à août 1950. Dans l'édition du tome I, datant de 1982, la couverture montre un portrait de l'auteur dû au dessinateur Jean Lagarrigue. Pavese arbore une mine sombre dans un décor campagnard. Dans l'édition complète de 1991, un Pavese tout aussi sombre, toujours dessiné par Lagarrigue, braque sur nous son regard aigu derrière les lunettes aux montures dorées. A l'arrière-plan de son visage de rapace inquiet surmonté d'une épaisse chevelure rabattue en arrière à coup de brillantine, on voit avec une netteté surprenante pour un second plan un morceau de la façade d'un immeuble cossu, et de chaque côté des tempes de Pavese, on lit, en grosses lettres blanches, HOTEL ROMA. Cette couverture mise sur le suicide davantage que sur la littérature. Elle semble se réjouir: si Pavese manquait d'arguments pour continuer à vivre, il a su faire de sa mort un argument de vente.

Mais plutôt que de chipoter sur la présentation du livre enfin trouvé, j'ai repris ma lecture à zéro, quelque dix ans après. Et, comme je le faisais déjà à cette époque, j'ai souligné au crayon certains passages. Pour la première partie de l'ouvrage, je dispose ainsi d'une sorte d'état de moi-même dans le soulignement: qu'est-ce que je soulignais il y a dix ans et qu'est-ce que je souligne aujourd'hui dans le même livre? Le résultat fournit quelques indices sur la manière dont nous vivons la lecture. Les comptes me paraissent confirmer l'hypothèse souvent émise que le lecteur ne cherche pas des idées neuves, mais des pensées qu'il a déjà eues, une «zone déjà sienne», et qui trouvent confirmation dans la page imprimée. A ce jeu, on voit aussi qu'avec le temps, je deviens un autre. Il y a entre ma première lecture du «Métier de vivre» et celle que je viens d'achever un noyau commun de soulignement qui représente 20,5% de l'ensemble souligné dans les deux livres (jusqu'au point où s'arrête le tome I). C'est la part de l'être le plus propre, irréductible et probablement immuable jusqu'à la mort. Sans doute soulignerais-je ces passages-là autant de fois que je les lise à des années d'intervalle. La part évolutive est représentée par les passages soulignés récemment et qui ne l'étaient pas lors de la première lecture (33% de l'ensemble) et par ceux qui sont soulignés dans la première lecture et non dans la deuxième (46,5%). Les phrases nouvellement soulignées signalent qu'il vaut la peine de vieillir, donc de relire, tandis que les lignes autrefois soulignées ont pris pour moi en dix ans une telle force d'évidence que je ne ressens plus le besoin de les mettre en évidence. Elles sont comme un vieux manteau trop usé pour tenir encore chaud, ce qui n'enlève rien à l'utilité des manteaux.

Je ne sais pas si je deviendrai assez vieux pour lire une troisième fois «Le métier de vivre», mais je maudis le jour où ma froide compétence n'y laisserait plus aucune trace de crayon.

J.-B. V.

Gu
po

C'est un
senti à
Reich-R
hommes
parutio
aussi «T

Par Arthu
Correspond

Ce pa
brèc
reçu
cinq ans
voulu se
des vic
explique-t
soit le suj
s'asseoir
queurs m
times et d
L'œuvre
romancie
siècle, Th
traits d'u
hand, l'Of
cation p
d'enfer la
l'économ
quatre an
pli ce que
n'est parv
mille ent
RDA ont é
Mais le
lièrement
sonne su
emploi ap

EN GUI
couvertu
versée du

Berlin. L
qui avoi
contre
masque e
bien sup
de toutes
sion, de
emplois
9,7 millio